

Eric B. COULAUD présente :

Pierre-Joseph PROUDHON

Pierre-Joseph PROUDHON 1809-1865



EXPOSITION
pour le bicentenaire de sa naissance

à partir du 16 juin 2009

Bibliothèque de Montperreux

1 rue du Comice 25160 Montperreux

Remerciements

Eric B.Coulaud, concepteur et réalisateur de cette exposition, remercie tout particulièrement Marine Biasse et Simone Brenet pour leur confiance, Cathy Ytak pour son aide, ainsi que le CIRA de Lausanne (Centre International de Recherche sur l'Anarchisme) et la revue « Itinéraire ».

© Eric B.Coulaud, 2009



Pierre-Joseph Proudhon photographié par Nadar.

Pierre-Joseph PROUDHON, L'HOMME

Ses premières années à Besançon

Pierre-Joseph Proudhon naît le 15 janvier 1809 à Besançon, probablement dans la maison du 23 rue du Petit Battant. Il est le fils aîné de Claude-François Proudhon, un modeste tonnelier et brasseur originaire de la petite commune de Chasnans, dans le Doubs, et de Catherine Simonin, cuisinière. Pierre-Joseph aura quatre frères, deux mourront en bas âge.

Les maigres ressources familiales ne lui permettent pas d'être scolarisé, et de cinq à onze ans il aide ses parents, ou garde les vaches dans la campagne bisontine.

En 1820, ses parents bénéficiant d'une bourse d'externat l'inscrivent au collège de Besançon. Il rattrape très rapidement son retard sur ses camarades de classe, malgré le manque critique de livres (qu'il ne peut acheter) et le fait qu'il soit encore parfois retenu pour aider sa famille. Ces handicaps ne l'empêchent pas de collectionner les prix d'excellence et les succès scolaires, mais développent en lui un sentiment d'injustice d'autant plus fort qu'en 1826 ses parents se trouvent ruinés. Il est alors obligé d'interrompre ses études et de renoncer au baccalauréat pour travailler comme apprenti typographe ; il a alors 18 ans.

Proudhon prolétaire

En 1828 il entre comme correcteur à l'imprimerie Gauthier, spécialisée dans les publications théologiques (et qui publiera pourtant le « *Nouveau Monde industriel et sociétaire* » d'un autre penseur bisontin, Charles Fourier).

Poursuivant en autodidacte son instruction au gré de ses lectures et des travaux qui lui sont confiés, Proudhon entreprend l'étude de l'hébreu, tout en corrigeant « *La vie des Saints* » en latin. Au début des années 1830, il commence son « *Tour de France* ». Ses pérégrinations vont le mener d'une imprimerie de Neuchâtel, à Paris, puis à Lyon, Marseille, Draguignan, Toulon, etc.

En 1833, un de ses frères, Jean-Étienne, meurt au régiment, victime de son capitaine, selon Proudhon. Mort révoltante qui achève d'en faire un ennemi irréconciliable de l'ordre établi.

De retour à Besançon, il s'associe avec des amis pour créer, en 1836, une petite imprimerie du nom de « Lambert et Cie », mais elle connaît rapidement des difficultés.

En 1837, il publie et imprime lui-même de manière anonyme un « *Essai de grammaire générale* » fruit de ses lectures approfondies, en vue du Prix Volney ; la mention honorable lui est décernée. Il pose sa candidature auprès de l'Académie de Besançon afin d'obtenir la pension Suard : une bourse triennale de 1 500 francs attribuée à un étudiant pauvre mais méritant, pour lui permettre de poursuivre des études supérieures. Pour cela il doit obligatoirement obtenir son baccalauréat. Reçu, il obtient, en août 1838, ladite pension et part à Paris suivre les cours de l'École des Arts et Métiers.

En 1839, l'Académie de Besançon ayant mis au concours la question « *De l'Utilité de la Célébration du dimanche...* ». Proudhon envoie son mémoire et obtient la médaille de bronze, bien que les idées qu'il expose en matière d'économie sociale et politique inquiètent quelque peu l'Académie.

Un livre qui fait scandale

En 1840, son premier mémoire sur la propriété est édité : « *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du Droit et du Gouvernement* ». Dédié à l'Académie de Besançon le livre fait immédiatement scandale, celle-ci le désavoue et exige le retrait de la dédicace. Il échappe alors de peu à des poursuites judiciaires. Invité à comparaître devant l'Académie, il se contente d'adresser une simple lettre explicative. Le 15 janvier 1841, l'Académie se prononce pour le retrait de la pension Suard, mais la décision n'ayant pas obtenu la majorité des deux tiers requise, Pierre-Joseph conserve sa bourse de justesse.

Ce livre qui résonne comme un coup de tonnerre avec sa formule lapidaire « *La Propriété c'est le vol* » va lui assurer une rapide notoriété nationale et internationale, mais ne lui permet pas de faire vivre l'imprimerie qui périclité.

En avril 1841 paraît son deuxième mémoire sur la propriété et, en janvier 1842, son troisième mémoire « *Avertissement aux propriétaires, ou lettre à M. Considérant* ». C'en est trop, l'ouvrage est saisi et Proudhon poursuivi devant la Cour d'Assises du Doubs. Il comparaît le 3 février 1842 mais est finalement acquitté. Endetté, il est contraint de vendre l'imprimerie et de partir travailler à Lyon l'année suivante, en tant que fondé de pouvoir pour la Cie maritime des Frères Gauthier.

Il n'en poursuit pas moins ses travaux. En septembre paraît « *De la Création de l'ordre dans l'Humanité, ou Principes d'organisation politique* » qui sera suivi en 1846 par « *Le Système des Contradictions économiques ou Philosophie de la misère* » (en deux volumes).

Ses fonctions l'amènent à effectuer plusieurs séjours à Paris où il rencontre des personnalités en exil : Karl Grün (son futur traducteur en allemand), Michel Bakounine, Herzen et Karl Marx, ce dernier ne tarissant pas d'éloge sur son livre sur la propriété. L'entente sera cependant de courte durée, Proudhon refusant d'être instrumentalisé par Marx. [voir le chapitre « Proudhon et Marx »]

La révolution de 1848

L'année 1848 est révolutionnaire, en Europe comme en France. La monarchie de Louis-Philippe est renversée lors des « journées de février », Proudhon, fêté par les ouvriers parisiens, rédige le premier placard appelant à la destruction de la monarchie, et prend part à la construction des barricades : « Ce fut là « *un des actes les plus honorables de ma vie* » dira-t-il plus tard. Il publie en mars « *Organisation du crédit et de la Circulation, et Solution du problème social, sans impôt, sans emprunt* » qui lui tient particulièrement à cœur. Plébiscité par les Comités révolutionnaires parisiens, il se présente aux élections. Après un premier échec le 23 avril (en tant que candidat du Doubs), il est finalement élu député à Paris, aux élections complémentaires de l'Assemblée nationale le 4 juin 1848.

Journaliste et représentant du peuple

Devenu journaliste, Proudhon crée, dès la fin février 1848 « *Le Représentant du Peuple* » où il affirme que le prolétariat doit s'émanciper seul, sans l'aide des gouvernements. Le journal, favorable aux insurgés, se vendra jusqu'à quarante mille exemplaires avant d'être suspendu, puis interdit en juillet. Il reparait cependant en septembre sous le titre « *Le Peuple* ». En novembre, il publie un manifeste électoral socialiste en faveur des associations ouvrières et contre l'étatisme.

Le 31 juillet 1848, un mois après le massacre des insurgés parisiens par le gouvernement provisoire, Proudhon, tenant tête à toute l'Assemblée (qui le rappellera à l'ordre) tente sans succès de faire voter une loi remettant en cause la propriété foncière. Il oppose le prolétariat à la bourgeoisie affirmant que celui-ci se passerait de la légalité pour instaurer un nouvel ordre. Seul le canut Greppo votera pour sa proposition.

Début 1849, partisan du crédit gratuit, Proudhon tente de créer une « *Banque du peuple* » avec un faible taux d'intérêt (couvrant seulement les frais de fonctionnement), mais celle-ci est liquidée avant même les premières opérations de crédit car, dans le même temps, des articles parus dans « *le Peuple* » et s'en prenant au Prince-président Louis Napoléon (élu fin 1848), lui valent d'être poursuivi et condamné le 28 mars 1849 à trois ans de prison et à 3 000 francs d'amende.

Trois ans de prison pour délit de presse...

Proudhon se réfugie en Belgique. Dénoncé lors d'un retour à Paris en juin, il est arrêté. Il restera emprisonné durant trois ans pour ce simple délit de presse. Ses amis font alors paraître, en octobre 1849, *La Voix du Peuple*. Bien qu'incarcéré, Proudhon parvient à y faire passer des articles qui lui causent de nouveaux ennuis.

Le 31 décembre 1849, durant sa détention à Sainte-Pélagie, il se marie avec une ouvrière passementière, Euphrasie Piégard, de 14 ans sa cadette. Une première fille, Catherine, naîtra de cette union en octobre 1850, trois autres suivront : Marcelle en 1852, Stéphanie en 1853 et Charlotte en 1856.

En 1851, il écrit durant sa détention « *Idées générales de la Révolution au XIXe siècle* »

Le 4 juin 1852, ayant purgé l'intégralité de sa peine il est libéré et publie aussitôt « *La Révolution sociale démontrée par le Coup d'État du 2 décembre* » puis de manière anonyme le « *Manuel du spéculateur à la Bourse* ».

Durant l'été 1854, il est atteint avec sa famille par le choléra. Sa fille Marcelle en mourra.

En décembre 1856, il perd sa cadette Charlotte, alors qu'il est lui-même très affaibli par une autre maladie.

Nouvelle condamnation et exil

Mis en vente le 22 avril 1858, son ouvrage (en trois volumes) « *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* » dont six milles exemplaires sont achetés en quelques jours est saisi dès le 28 avril.

Poursuivi en justice, Proudhon est de nouveau condamné, le 2 juin 1858, à trois ans de prison et à 4 000 francs d'amende (son éditeur, Garnier écoperà, quant à lui, d'un an de prison et de 1 000 francs d'amende). Proudhon fait appel, puis part se réfugier à Bruxelles où il s'installera avec sa famille. Il y publie en septembre un mémoire pour sa défense, mais celui-ci sera interdit en France.

En avril 1860, il s'entretient avec Tolstoï de passage à Bruxelles et travaille à une seconde édition « *De la Justice* ». Il obtient le premier prix à un concours organisé par le Conseil d'État de Vaud pour sa « *Théorie de l'impôt* ».

À la fin de cette même année, les Frères Garnier refusent de publier « *La Guerre et la Paix, recherche sur le principe et la constitution du droit des gens* ». L'ouvrage verra le jour en mai 1861 chez un autre éditeur, mais sera fortement décrié par ses amis même qui y verront une apologie de la guerre.

Ses dernières années

En 1862 paraît « *Les Majorats littéraires* » traitant des droits d'auteurs. Un article de presse mal compris provoque un malaise dans la classe politique belge qui lui reproche de prôner l'annexion de la Belgique par la France.

Une manifestation d'hostilité a lieu sous ses fenêtres. Proudhon quitte Bruxelles pour regagner Paris, Napoléon III lui ayant accordé une remise de peine, en décembre 1860.

Il publie « *La Fédération et l'Unité en Italie* » où, prônant le fédéralisme comme forme d'organisation, il se montre hostile au centralisme étatique.

En 1863 paraît « *Du Principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution* » qui en font un des théoriciens

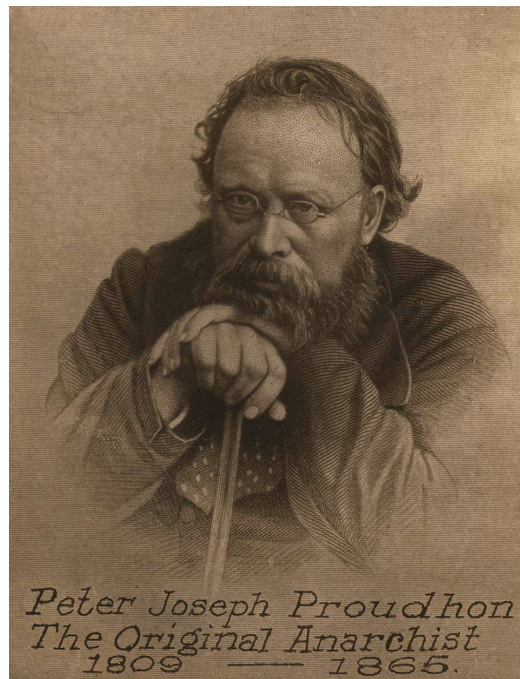
du fédéralisme intégral. Dans une brochure « *Les Démocrates assermentés et les réfractaires* », il se prononce pour l'abstention aux élections.

Atteint d'une affection pulmonaire contractée dans les geôles de l'État, il poursuit néanmoins ses travaux en préparant « *De la Capacité politique des classes ouvrières* » (l'ouvrage paraîtra de manière posthume). Il retourne un mois en Franche-Comté à la fin de l'été 1864, avant de rentrer sur Paris.

Très affaibli, il meurt à Passy le 19 janvier 1865 vers les deux heures du matin dans les bras de sa femme, à l'âge de 56 ans.

Il sera enterré à Paris au cimetière du Montparnasse.

De nombreuses œuvres et travaux qu'il menait de front ne seront publiés qu'après sa mort.



*Peter Joseph Proudhon
The Original Anarchist
1809 — 1865.*

Pierre-Joseph Proudhon, penseur

Pierre-Joseph PROUDHON, LE PENSEUR

Philosophe du Peuple

Philosophe, sociologue, économiste, journaliste, polémiste, théoricien du socialisme, du fédéralisme intégral, du mutuellisme, père de l'anarchisme et des pratiques autogestionnaires et antiautoritaires, déniait à l'État, à la bourgeoisie et à l'Église tous ses droits, cet ennemi de l'ordre social existant, ce démolisseur, ce « Philosophe du Peuple », ce Franc-Comtois né il y a deux cents ans sera tout cela à la fois.

Sa pensée et ses idées vont révolutionner le XIXe siècle et faire prendre conscience aux ouvriers de leur propre force en leur dévoilant les mécanismes de l'exploitation capitaliste, et cela avant Karl Marx.

Son œuvre est immense et difficile à cerner, tant les domaines qu'il a abordés sont divers, se confondent et sont parfois contradictoires : en donner une vision claire et complète est une gageure.

Avant d'être ce révolutionnaire épris de liberté et « d'ordre juste », cet anarchiste iconoclaste, cet « *homme-terreur* », Proudhon est avant tout un fils du peuple, un peuple modeste, travailleur et néanmoins exsangue, victime des spoliations et de l'exploitation économique et politique. Il gardera toujours en lui ce sentiment d'injustice : pourquoi la misère et l'inégalité sociale ? Parce qu'il y a vol, « *erreur de compte* ».

Autodidacte

Accusé par Marx et ses partisans d'être un « *petit-bourgeois* » Proudhon, issu de la paysannerie pauvre, était un ouvrier sous-payé, un autodidacte qui malgré un travail intellectuel considérable et une reconnaissance internationale restera pauvre toute sa vie.

On lui reprochera tour à tour d'être un révolutionnaire puis un conservateur, un adepte de formules lapidaires telle « *La propriété c'est le vol* » que certains prendront au pied de la lettre, alors qu'il a aussi écrit « *La propriété c'est la liberté* ». La contradiction n'est qu'apparente : ce que Proudhon pourfendait, c'était l'accaparement de la terre et des moyens de production par le capitalisme naissant, l'agiotage, le boursicotage, le crédit trop cher qui n'est utile qu'aux riches. (Avec sa « Banque du Peuple », Proudhon est aussi le précurseur des prêts à taux zéro.)

Anarchiste

Sa défense des petits artisans et son refus du communisme étatique en gestation le désignent à la vindicte, alors que c'est un visionnaire qui prédisait déjà ce que pourrait être un communisme de type autoritaire : une dictature.

Proudhon n'aura pas plus de sympathie pour le communisme utopique du type « phalanstère » cher à Charles Fourier, qu'il juge comme un non-sens, un non-lieu.

« Tout ce que je sais, je le dois au désespoir ; la fortune m'ôtant le moyen d'acquérir, je voulus un jour, des lambeaux ramassés pendant mes courtes études, me créer une science à moi seul »

Il est le premier à se désigner anarchiste, en donnant tout son sens à ce mot, qui ne peut être une anarchie comprise comme un chaos ou un désordre (anomie), mais bien un ordre naturel qui aurait fait disparaître le pouvoir et l'autoritarisme par des pratiques égalitaires et réciproques basées sur le mutuellisme, le fédéralisme, la coopération et l'échange, l'autogestion.

Un système où l'individu est au centre des préoccupations, où il n'aliène pas sa liberté, mais s'associe avec ses semblables en fonction de ses besoins. Un individu qui ne doit jamais être contraint ou sacrifié à l'intérêt général ou à toute espèce d'organisation étatique ou centralisatrice (qui tend toujours à se renforcer et à museler les individus).

Théoricien

Il démontre par le biais de sa dialectique les mécanismes de l'exploitation capitaliste comme lorsqu'un patron paye une force de travail individuelle à chacun de ses ouvriers mais en recueille, du fait de l'action collective, une force supérieure.

Il cite l'exemple des 200 grenadiers qui ont érigé l'Obélisque sur la place de la Concorde : ils ont accompli en un jour de travail ce que n'aurait pas pu faire un seul grenadier en 200 jours, bien que son salaire eût été la somme de ceux versés aux 200 grenadiers ; ce qui démontre que le patron n'a pas payé « *la force immense qui résulte de l'union et de l'harmonie des travailleurs, de la convergence et de la simultanéité de leurs efforts* » et qu'il les a donc volés : « *il reste toujours un droit de propriété collective que vous n'avez point acquis et dont vous jouissez injustement* ».

Franc-Comtois

Est-ce un hasard en fait si Proudhon comme Fourier sont nés en Franche-Comté ?

Proudhon qui dit lui-même : « *je suis de pur calcaire jurassique* » est issu de cette société campagnarde et montagnarde qui a vu naître les premières « Fruitières » : associations de producteurs de fromages, elles sont un embryon de ce que seront les premières associations ouvrières, sociétés d'entraides, de productions et de consommation, de secours, de résistances, mutuelles et coopératives chères à Proudhon.

Est-ce un hasard si Proudhon prend la défense des petits artisans fiers de leurs connaissances et de leurs savoir-faire quand on sait que les montagnards indépendants du Jura étaient aussi, à la saison creuse, des fabricants de pièces d'horlogeries « à la fenêtre » ? Les mêmes qui après la mort de Proudhon créeront en 1871 « la Fédération jurassienne » un des fers de lance de « l'Internationale » antiautoritaire, berceau de l'idéal libertaire.

Est-ce un hasard s'il devient le théoricien du fédéralisme intégral,

quand on sait l'acharnement et la sauvagerie qu'ont mis les rois de France pour annexer la Franche-Comté ?

« *Si mes idées ne sont pas neuves, elles sentent du moins leur terroir.* »

Conservateur et misogyne

L'être humain, comme la société, est rempli de contradictions. Proudhon n'y échappe pas ! Mais n'oublions pas que c'est un autodidacte qui a affiné et perfectionné sa réflexion sa vie durant, et qu'il n'était pas dans les mêmes dispositions en 1840 qu'à la fin de sa vie. D'autre part, les œuvres publiées après sa mort n'étaient pas forcément achevées ou destinées à être publiées en l'état.

Tout comme Marx ou Bakounine, il tombe dans certains préjugés de son époque en particulier sur la question juive. Proudhon avait également des idées très conservatrices et puritaines sur le plan du mariage et de la famille, et s'est défié des femmes (qu'il idéalisait dans le rôle de mère au foyer), faisant preuve à leur égard d'une méconnaissance totale et d'une misogynie flagrante. Il veillera pourtant à ce que ses filles reçoivent une éducation complète et soignée.

Critique social et révolutionnaire

Proudhon a tenté d'apporter des réponses concrètes au problème social et de résoudre la question suivante : comment, si l'on refuse l'étatisme et tout autoritarisme, assurer l'unité dans l'indépendance, la liberté dans le travail et dans la vie sociale, comment jouir de la propriété et se servir de l'économie sans accepter l'exploitation de quiconque ? Vastes champs d'investigations dans lesquels il a défriché la pensée politique et économique et s'est montré un véritable combattant révolutionnaire, désintéressé et dédaigneux des dangers encourus, poursuivant sans relâche son analyse radicale de la société. De fait, il a payé très cher son engagement, ses idées et ses convictions, par les tracasseries, l'exil puis la prison et la maladie qui lui a été consécutive et fatale.

« J'ai été prêché, joué, chansonné, placardé, biographié, caricaturé, blâmé, outragé, maudit ; j'ai été signalé au mépris et la haine, livré à la justice par mes collègues, accusé, jugé, condamné par ceux qui m'avaient donné mandat, suspect à mes amis politiques, espionné par mes collaborateurs, dénoncé par mes adhérents, renié par mes coreligionnaires. Les dévots m'ont menacé, dans des lettres anonymes, de la colère de Dieu ; les femmes pieuses m'ont envoyé des médailles bénites ; les prostituées et les forçats m'ont adressé des félicitations dont l'ironie obscène témoignait des égarements de l'opinion. »

« On attaque en ma personne toute une classe de citoyens, on flétrit une tendance, on proscriit un ordre d'idées, une catégorie d'intérêts ».

Il a tour à tour suscité la peur, la haine, le scandale, les railleries et autres moqueries, mais aussi les éloges, la sympathie, l'admiration et les honneurs, c'est l'apanage des grands hommes et les grands penseurs.

Son héritage est immense et reste dans de très nombreux domaines toujours d'actualité. Son œuvre, injustement éclipsée par le marxisme triomphant, mérite pourtant aujourd'hui d'être découverte ou redécouverte.

Ainsi, la « Société Proudhon », association ayant pour objectif de mieux faire connaître les idées socialistes anti-autoritaires de P. J. Proudhon, organise chaque année des colloques auxquels prennent part des chercheurs et historiens. Cette société édite également le fruit de leurs recherches.

Pierre-Joseph PROUDHON & Karl MARX

Premières rencontres

Ces deux philosophes et théoriciens politiques du XIX^e siècle ne pouvaient manquer de se rencontrer. Une première entrevue a lieu à Paris, fin 1844.

Pierre-Joseph Proudhon -dont la notoriété est déjà établie après la publication, en 1840, de son ouvrage sur la propriété-, a alors 35 ans. Karl Marx a près de dix ans de moins ; il possède un diplôme en philosophie de l'Université d'Iéna mais n'est pas connu en France. Outre leurs nationalités, leurs origines sociales sont également différentes. Proudhon est un enfant du peuple. Marx, quant à lui, est un fils de bourgeois venu se réfugier en France à l'automne 1843 après avoir attaqué la monarchie prussienne dans ses articles.

C'est par l'intermédiaire de leur ami commun Karl Grün (futur traducteur de Proudhon en allemand) qu'ils vont être amenés à prendre part à des rencontres où se retrouvent également d'autres exilés politiques russes, comme Bakounine, ou de jeunes écrivains allemands.

Convergences et divergences

Marx, qui a lu les ouvrages de Proudhon et qui prépare lui-même « *La Sainte Famille ou Critique de la critique critique* », ne tarit pas d'éloges sur les écrits de Proudhon, le qualifiant de « *penseur le plus hardi du socialisme français* ».

En 1845, Marx est expulsé de France et part pour la Belgique. Les échanges deviennent épistolaires. Marx s'est lié avec Engels, et évolue rapidement vers le communisme. Il sollicite Proudhon pour

créer un réseau révolutionnaire international ; il préconise une « *surveillance à exercer sur les écrits politiques* » et s'en prend en particulier à Karl Grün. Proudhon, méfiant vis-à-vis de telles pratiques intrigantes et autoritaires, lui adresse donc cette lettre datée du 17 mai 1846 :

« Cherchons ensemble, si vous voulez les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir ; mais, pour Dieu ! après avoir démolé tous les dogmatismes a priori, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple ; [...] ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis [...] ; faisons-nous une bonne et loyale polémique ; donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante, mais, parce que nous sommes à la tête du mouvement, [...] ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fut-elle la religion de la logique, la religion de la raison.

« Accueillons, encourageons toutes les protestations, flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes ; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il le faut, avec l'éloquence et l'ironie. À cette condition j'entrerais avec plaisir dans votre association, sinon non. »

La rupture

Proudhon fait alors preuve d'une grande clairvoyance. Mais la rupture est consommée. Marx n'attendra qu'un prétexte pour l'attaquer, ce sera chose faite après la publication des « *Contradictions économiques ou Philosophie de la misère* » ouvrage de Proudhon auquel Marx répondra par « *Misère de la philosophie* » une diatribe très souvent de mauvaise fois commençant par ses mots « *M. Proudhon a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste français des*

plus forts. Nous en notre qualité d'Allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur ».

C'est dans cet ouvrage que Marx (bien qu'empruntant beaucoup à la pensée de Proudhon), se permet de le traiter de « *petit-bourgeois* », insulte qui sera amplement reprise par ses sectateurs.

À l'époque, le livre passe totalement inaperçu et Proudhon ne juge pas nécessaire d'y répondre. C'est seulement dans son propre exemplaire annoté que l'on peut lire ceci : « *Le véritable sens de l'ouvrage de Marx, c'est qu'il a regret que partout j'aie pensé comme lui, et que je l'aie dit avant lui... En vérité Marx est jaloux.* »

Il a également consigné dans ses carnets, en 1847, cette apostrophe qui deviendra célèbre : « *Marx est le ténia du socialisme* ».

Proudhon dans son « *anarchie positive* » et Marx dans la « *Société sans classe* » préconisent pourtant la disparition de l'État. Les marxistes l'ont oublié : on sait ce qu'il en adviendra après le triomphe des bolcheviques en Russie, en 1917, et dans tous les pays où les communistes s'imposeront.

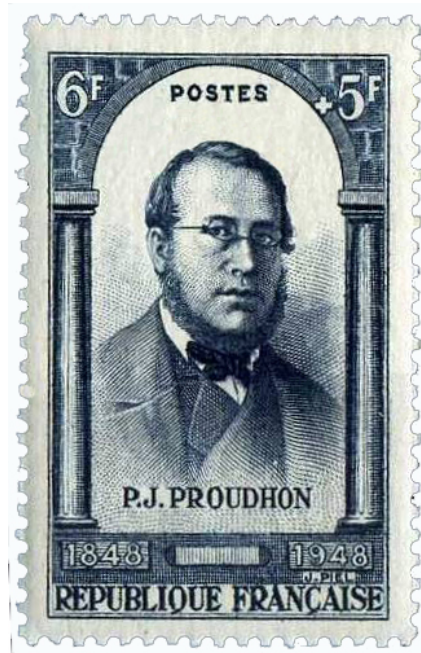
Les héritiers

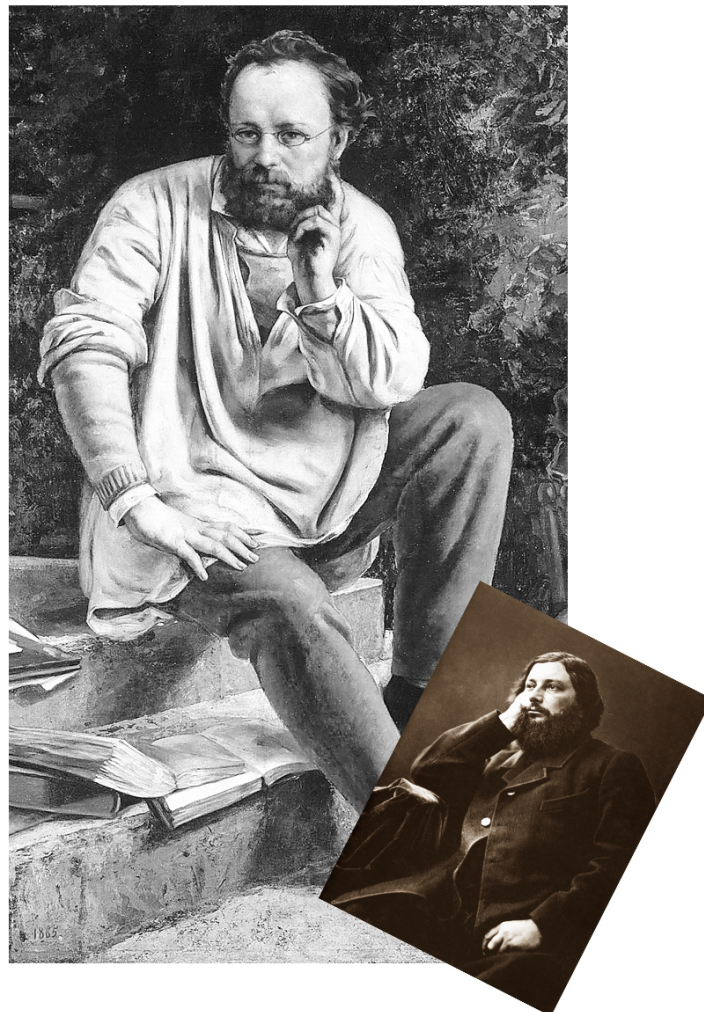
Quand aux idées de Proudhon, elles trouveront un écho dans les sections antiautoritaires de « l'Internationale » et dans la « Commune de Paris », au grand dam de Marx.

Ces idées seront reprises et enrichies par le mouvement anarchiste qui se structure ensuite avec le retour du bain des communards. Elles auront une influence déterminante dans la création des « Bourses du Travail » et des syndicats comme la C.G.T. Le premier conflit mondial puis la révolution bolchevique leur porteront de sérieux coups. Mais les idées proudhoniennes ne seront pas oubliées par les anarcho-syndicalistes durant la révolution de 1936, en Espagne.

Plus près de nous, le mouvement contestataire de mai 1968

ressuscitera les idées autogestionnaires de Proudhon ; elles germeront à l'occasion des premières restructurations industrielles, comme celle de LIP, dans les années soixante-dix. Ces idées antiautoritaires sont encore présentes aujourd'hui dans les mouvements altermondialistes et libertaires, ainsi que dans l'organisation des systèmes d'échanges locaux (SEL), par exemple.





Pierre-Joseph Proudhon peint par son ami Gustave Courbet (extrait)

Pierre-Joseph PROUDHON et Gustave COURBET

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi »

C'est l'histoire d'une amitié indéfectible à mettre en parallèle avec celle de Montaigne et de La Boétie.

Gustave Courbet, né le 10 juin 1819 à Ornans, dans le Doubs, est donc comme Proudhon un Franc-Comtois. Il partage également avec lui son origine paysanne. Tous deux vont, par leur personnalité et leur détermination, se hisser au sommet de la pensée et de l'art.

En ce milieu du XIXe siècle où les idées socialistes sont en pleine gestation, les deux hommes vont prendre part au mouvement révolutionnaire et se retrouver à Paris au cœur de l'effervescence artistique et politique.

Gustave Courbet fréquente la bohème parisienne et commence à élaborer avec sa peinture un nouveau style qui prendra le nom de « Réalisme », en opposition au Romantisme, à l'Académisme et à « l'Art pour l'art ».

Le scandale

Au salon de 1851, son tableau « Un enterrement à Ornans » fait scandale, comme ses « Casseurs de pierres » (peinture saluée par Proudhon comme la première œuvre socialiste).

Les représentants de l'académisme artistique ne s'y trompent pas : ils attaquent vigoureusement Courbet et sa peinture réaliste qui, en décrivant ses contemporains dans leurs tristes conditions, leur renvoie à la face la réalité sociale de l'époque. Le scandale vaut d'ailleurs autant par le sujet traité que par la grande taille des tableaux (le grand format était jusqu'alors réservé aux grands sujets et autres allégories historiques et religieuses).

« Hausser un casseur de pierres au rang d'un prince ou d'un haut

fait d'armes national [...] c'était subvertir les valeurs sociales et les bases même de l'ordre sur lequel reposait le système. »

Et c'est bien dans cette école réaliste incarnée par Courbet que Proudhon place ses espoirs d'un nouvel art social au service de la communauté.

« *Du principe de l'art...* »

En 1863, Courbet demande à Proudhon de lui écrire une petite présentation pour son tableau « Les Curés » ou « Retour de la conférence » et une note explicative sur le réalisme. D'une simple plaquette, Proudhon va faire un traité de cent soixante pages, et les quatre pages prévues deviendront « *Du principe de l'art et de sa destination sociale* ».

« *Nous allons enfin avoir un traité de l'art moderne arrêté, et la voie indiquée par moi correspond à la philosophie proudhonnienne.* » (Courbet).

Il s'agit d'un ouvrage collectif pour lequel Courbet qui désire lier son art à la philosophie de Proudhon, est mis à contribution. Il adressera quotidiennement à Proudhon un courrier (de huit à dix pages) dans lequel il explique ses conceptions esthétiques.

Nouvelle censure

La même année, le tableau « Les Curés » est jugé immoral et refusé au Salon sur ordre de l'Empereur. L'objectif est atteint car Courbet, qui voulait tester le degré de liberté de son temps, provoque le scandale et se fait du même coup une publicité à bon compte.

Il est à noter que ce petit tableau qui représente des curés ivres au retour d'une conférence (qui passerait aujourd'hui pour une aimable satire) sera acheté pour être détruit.

Une copie est toutefois visible au Musée de Pontarlier.

Proudhon profitera de cette occasion pour dénoncer cette

nouvelle censure et pourfendre les artistes corrompus au service des puissants et du gouvernement.

« Tout Paris est jaloux et consterné »

Cependant, dans son ouvrage sur l'art et sa destination sociale, Proudhon a des idées bien arrêtées (et parfois contestables en ce qui concerne notamment la fonction « utilitaire » de l'art), et qui vont bien au-delà de la figure de Courbet et de ses œuvres. Proudhon avait quelque peu inquiété ce dernier quand il affirmait interpréter les intentions non conscientes et non formulées qu'il avait cru discerner dans ses peintures. Inquiétudes qui seront dissipées lorsque paraîtra l'ouvrage, six mois après la mort de Proudhon.

Courbet écrira alors à ses parents : *« C'est la chose la plus merveilleuse qu'il soit possible de voir, et c'est le plus grand bienfait et le plus grand honneur qu'un homme puisse désirer dans son existence. Une chose pareille n'est jamais arrivée à personne. Un volume semblable pour un homme semblable à propos d'un individu ? C'est renversant ! Tout Paris est jaloux et consterné. Cela va augmenter mes ennemis et faire de moi un homme sans pareil ! »*

« La mort de mon ami Proudhon m'a rendu malade... »

Malgré leurs origines communes et leur idéal révolutionnaire, leurs personnalités sont néanmoins très différentes : si Proudhon est puritain et conservateur sur le plan du mariage et de la famille, Courbet est quant à lui un jouisseur de la vie, un ogre jamais rassasié des nourritures terrestres.

Leur amitié ne cessera cependant qu'avec la mort de Proudhon, survenue le 19 janvier 1865.

Malheureux, Courbet écrit alors : *« Je suis dans une prostration mentale, et un découragement que je n'ai ressenti qu'une fois dans ma vie c'était au 2 décembre (1852, date du coup d'État de Napoléon). »*

« Je suis accablé de toute manière. Cette mort de mon ami Proudhon m'a rendu malade et justement dans un moment où j'avais le plus à travailler. Je vais faire pour l'exposition un tableau historique de Proudhon que je lui ai promis. »

Le portrait

Courbet est d'autant plus affligé de la mort de son ami qu'il se rend compte qu'il n'a pas fait de portrait de lui de son vivant. Ce projet, pourtant ancien, n'a pas été mené à bien. Courbet va s'y attacher sans plus attendre : *« Sous le coup du malheur sans remède qui nous frappe, je veux malgré tout faire un portrait historique de mon ami intime, de l'homme du XIXe siècle, je le ferai avec tout ce que je pourrai [...] »*

Et, effectivement, s'aidant de sculptures et de photos de Proudhon, il réalisera en trente-six jours ce tour de force et ce chef-d'œuvre intitulé « Portrait de Pierre-Joseph Proudhon » qu'il présentera au Salon de 1865 (où l'on voit Proudhon dans la petite cour de sa résidence parisienne, au 83 rue d'Enfer, accompagné de ses deux fillettes).

Ce grand tableau est aujourd'hui exposé au « Musée du Petit Palais » à Paris.

« C'est le seul homme qui représentait mon pays et ce que je pense. »

Un an plus tard, lors de l'anniversaire de la mort de Proudhon, Jules Vallès voulant lui rendre hommage demandera à Courbet de réaliser pour son journal « La Rue » un dessin représentant le philosophe sur son lit de mort. Courbet s'empressera de réaliser ce projet pour offrir encore *« un témoignage de sympathie et d'admiration à l'homme de bien sans pareil qui, né dans le même pays que moi, fut, pendant toute sa vie, mon camarade et mon ami. »* *« C'est le seul homme qui représentait mon pays et ce que je pense. »*

Mais la censure impériale sévissait toujours. Ce numéro de « La Rue » sera interdit à la vente, et le stock semble-t-il détruit.

Courbet, sans jamais trahir son idéal ni le souvenir de son ami, poursuivra la carrière que l'on sait, qui va de sa participation à la Commune de Paris (1872) puis à son emprisonnement, à son procès (où l'on tente de le rendre responsable de la destruction de la Colonne Vendôme) puis à son exil en Suisse, où il meurt à la Tour-de-Pleiz le 31 décembre 1877.

Ces deux personnalités symbolisent une des plus belles amitiés du XIXe siècle. Révolutionnaires tous les deux à leur manière, ils étaient en avance sur leur temps.

En effet, on a aujourd'hui du mal à comprendre en quoi les peintures de Courbet pouvaient être sujettes à scandale, sauf peut-être « L'origine du monde » dont la simple reproduction est encore de nos jours régulièrement victime de censure, comme peuvent l'être certaines idées libertaires de Proudhon.

Eric B.Coulaud. Juin
2009.



PROUDHON Citations

« Être GOUVERNÉ, c'est être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé, par des êtres qui n'ont ni titre, ni la science, ni la vertu...

Être GOUVERNÉ, c'est être, à chaque opération, à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, côté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, apostillé, admonesté, empêché, réformé, redressé, corrigé. C'est, sous prétexte d'utilité publique, et au nom de l'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis, à la moindre résistance, au premier mot de plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, houspillé, assommé, désarmé, garrotté, emprisonné, fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, trahi, et pour comble, joué, berné, outragé, déshonoré. Voilà le gouvernement, voilà sa justice, voilà sa morale !

Et qu'il y a parmi nous des démocrates qui prétendent que le gouvernement a du bon ; des socialistes qui soutiennent, au nom de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, cette ignominie ; des prolétaires qui posent leur candidature à la présidence de la République ! Hypocrisie !... »

In "Idée générale de la Révolution du XIXe siècle" (p. 310-311)

« Quelle forme de gouvernement allons-nous préférer ?

- Eh ! Pouvez-vous le demander, répond sans doute quelqu'un de mes plus jeunes lecteurs ; vous êtes républicain.

- Républicain, oui ; mais ce mot ne précise rien. Res publica, c'est la chose publique ; or quiconque veut la chose publique, sous quelque forme de gouvernement que ce soit, peut se dire républicain. Les rois aussi sont républicains.

- Eh bien ! Vous êtes démocrate ?

- Non.

- Quoi ! Vous seriez monarchiste ?

- Dieu m'en garde.

- Vous êtes donc aristocrate ?

- Point du tout.

- Vous voulez un gouvernement mixte ?

- Encore moins.

- Qu'êtes-vous donc ?

- Je suis anarchiste.

- Je vous entends : vous faites de la satire ; ceci est à l'adresse du Gouvernement.

- En aucune façon : vous venez d'entendre ma profession de foi sérieuse et mûrement réfléchie ; quoique très ami de l'ordre, je suis dans toute la force du terme, anarchiste. »

Dialogue fictif dans « Qu'est-ce que la propriété ? » 1840.

« Il faut avoir vécu dans cet isolement qu'on appelle Assemblée Nationale, pour concevoir comment les hommes qui ignorent le plus complètement l'état d'un pays sont presque toujours ceux qui le représentent. »

In « Confessions d'un révolutionnaire »

« L'homme peut aimer son semblable jusqu'à mourir ; il ne l'aime

pas jusqu'à travailler pour lui. »

In « Système des contradictions économiques »

"Le gouvernement de l'homme par l'homme, sous quelque nom qu'il se déguise, est oppression."

In « Qu'est-ce que la propriété ? » 1840

« Il doit exister aussi une science de la société, absolue, rigoureuse, basée sur la nature de l'homme et de ses facultés, et sur leurs rapports, science qu'il ne faut pas inventer, mais découvrir. »

In « De l'utilité de la célébration du dimanche... »

« La liberté de chacun rencontrant dans la liberté d'autrui, non plus une limite mais un auxiliaire, l'homme le plus libre est celui qui a le plus de relations avec ses semblables. »

In « De la justice dans la révolution et dans l'Église »

« Le salaire du travailleur ne dépasse guère sa consommation courante et ne lui assure pas le salaire du lendemain ; tandis que le capitalisme trouve dans l'instrument produit par le travailleur un gage d'indépendance et de sécurité pour l'avenir.

In « Qu'est-ce que la propriété ? »

« La plus haute perfection de la société se trouve dans l'union de l'ordre et de l'anarchie. »

In « Qu'est-ce que la propriété ? »

« Je me suis mis en esprit devant l'Église, avec ma blouse d'ouvrier, mes sabots de paysan, ma plume de journaliste ; et je n'ai songé qu'à frapper juste et fort. »

In « De la justice dans la Révolution et dans l'Église »

« Ici, je vous dirai que sous l'hypothèse à jamais indémontrable d'un

être divin, l'humanité ne poursuit autre chose qu'elle-même [...]. »
In « De la justice dans la Révolution et dans l'Église »

« Ma patrie est là où je suis édité. »

« La Justice est l'attribut de l'homme, qu'aucune raison d'État ne doit en dépouiller. »

In « Du principe fédératif »

« Né et élevé au sein de la classe ouvrière, lui appartenant aujourd'hui et pour toujours par le cœur et les affections, et surtout par la communauté des souffrances et des vœux, ma plus grande joie, si je réunissais vos suffrages, serait n'en doutez pas, Messieurs, de pouvoir désormais travailler sans relâche, par la science et la philosophie, avec toute l'énergie de ma volonté et toutes les puissances de mon esprit, à l'amélioration morale et intellectuelle de ceux que je me plais à nommer mes frères et mes compagnons ; de pouvoir répandre parmi eux les semences d'une doctrine que je regarde comme la loi du monde moral. »

In « lettre de candidature adressée à l'Académie de Besançon en mai 1837 »

« Un état d'égalité social qui soit liberté dans l'ordre et indépendance dans l'unité. »

« Le vote universel est l'expression parcellaire des citoyens, une somme, non la pensée collective, la résultante synthétique des éléments populaires. Le scrutin ne donne qu'un écho mort. »

In « Carnets », tome 4.

« Ceux qui parlent tant de rétablir ces unités nationales ont peu de

goût pour les libertés individuelles. Le nationalisme est le prétexte dont ils se servent pour esquiver la révolution économique. »

In « De la justice dans la Révolution et dans l'Église »

« Or si le principe de nationalisme est vrai, il l'est pour les plus petites nationalités comme pour les plus grandes ; il implique l'indépendance et l'autonomie des moindres groupes comme des plus vastes agglomérations, d'autant mieux qu'en dernière analyse il est impossible, en dehors des divisions territoriales données tantôt par la nature, tantôt par la politique, de délimiter nettement une nationalité. »

In « Du principe fédératif »

« Entre la propriété-vol, le capitalisme exploiteur, l'État usurpateur et le gouvernementalisme exploitant, il n'y a pas une différence de nature mais de puissance. »

In « Les Confessions... »

« Le salaire est la dépense qu'exigent l'entretien et la réparation journalière du travailleur ; vous avez tort d'y voir le prix d'une vente. L'ouvrier n'a rien vendu : il ne connaît ni son droit, ni l'étendue de la cession qu'il vous a faite, ni le sens du contrat que vous prétendez avoir passé avec lui. »

In « Premier mémoire sur la propriété »

« Un temps viendra où, le travail étant organisé par lui-même, selon la loi qui lui est propre et n'ayant plus besoin de législateur ni de souverain, l'atelier fera disparaître le gouvernement. »

In « Correspondance avec Pierre Lezoux »

« Le peuple, en organisant un gouvernement, croyait avoir un

protecteur, et se donnait un tyran. Partout, les gouvernements se sont rangés du côté de la classe la plus éclairée et la plus riche contre la plus pauvre. L'histoire des gouvernements est le martyrologe du prolétariat. »

In « J.-J. Rousseau et le jacobinisme »

« L'exploitation de l'homme par l'homme c'est le vol, le gouvernement de l'homme par l'homme c'est la servitude. »

In « Confessions d'un révolutionnaire »

Puissent-ils seulement, avant de mourir, apprendre que la base de toute Spéculation honnête et féconde est le Travail : nous ne leur souhaitons pour châtiment que ce remord ! »

In « Manuel du spéculateur à la Bourse », 1857

